

Cet état de choses finit par produire un effet sur le peuple en général. Les gens se dirent que le prix de la main-d'œuvre était trop élevé. Tout le monde finit par prendre l'ouvrier en aversion, parce que les demandes exorbitantes qu'ils faisaient diminuaient les ressources et le confort des personnes obligées de payer la main-d'œuvre. Toutes ces causes eurent leurs effets sur la population, et elles contribuèrent à diminuer de plus en plus l'usage de la main-d'œuvre.

Mais ce n'est pas tout ce que les ouvriers ont fait. Sans s'en douter, ils ont provoqué la méfiance et l'aversion. La méfiance s'empara du peuple, et lorsque cette vague passe, il n'y a pas de force capable de l'arrêter, rien ne peut l'entraver et elle balaie tout sur son passage.

De sorte que, je crois que tout d'abord il faut accuser l'ouvrier d'être la cause première de l'absence de travail pour l'ouvrier. Mais on ne saurait jeter le blâme entier sur l'ouvrier. D'autres se sont faits concussionnaires; d'autres ont demandé des prix fabuleux; d'autres, enfin, ont contribué à cet état général de chômage. Le gouvernement a commencé le bal. Il est toujours à blâmer. Durant la guerre, le gouvernement a eu besoin de presque toutes sortes de choses, d'approvisionnements de tous genres — de provision, de munitions, d'appareils multiples, et ce dans tous les domaines — et il a jeté l'argent à droite et à gauche. Tout le monde en avait plein son escarcelle. Puis le gouvernement a lancé des emprunts. Les journaux ont beaucoup bénéficié des annonces de ces emprunts. Ces braves gens que sont les banquiers, et d'autres, ont encouragé tous ceux qui possédaient un peu d'argent à acheter des obligations de l'Etat. Ils disaient: "L'émission se fera au pair, et dans quelques années ces obligations vaudront beaucoup plus" — les uns promirent 5 pour cent, les autres 10 pour cent. J'ignore quelle était la limite. Telle est la cause qui a provoqué le chômage, car le peuple, en général, se désista de son surplus d'argent. Les gens qui avaient fait de petits placements ou qui avaient de l'argent en banque, à la maison ou ailleurs, se hâtèrent de convertir cet argent en obligations de l'Etat.

Puis, tout le monde devint concussionnaire. Les fermiers et cultivateurs se firent concussionnaires par les prix qu'ils exigèrent pour leurs produits. Les marchands se firent concussionnaires, parce qu'ils pouvaient vendre leurs marchandises sur le champ; les détaillants se firent concussionnaires, parce qu'ils réalisèrent des profits

de 200, 300 ou 400 pour cent; des employés de toute catégorie, voire même des laveuses et des femmes de peines, se firent concussionnaires, parce qu'ils exigèrent une augmentation de gages. Il en résulte qu'il y eut concussion partout. Les seules classes qu'il faille excepter sont celles des avocats et des plombiers, et cela s'explique du fait qu'ils ont pris les devants et se sont emparés de tout ce qu'il y avait à prendre.

Quelques honorables SENATEURS: Ecoutez, écoutez.

L'honorable M. LYNCH-STANTON. Qu'avez-vous à dire des agents de navigation?

L'honorable M. ROCHE: Ils étaient tous en mer. Mais le fait n'en demeure pas moins vrai que l'argent comptant du peuple a été absorbé, et que ceux qui tenaient maison et les autres réalisèrent que leur revenu étaient insuffisants pour leur procurer même le nécessaire, je mets de côté le superflu et les agréments de la vie. Par conséquent, il s'ensuivit une diminution dans les ventes. Les gens restreignirent leurs achats et ne se procurèrent rien qui ne fût absolument nécessaire. Au lieu d'acheter des superfluités, ils durent employer leur argent à l'achat des choses nécessaires à la vie. Par conséquent, ceux qui étaient employés à la production d'autres articles, s'aperçurent que la demande de ces articles diminuait considérablement et ils se trouvèrent un beau jour sans travail du tout. Les ouvriers et d'autres pensèrent rétablir les choses en limitant les heures de travail. Il n'en fut rien; ce ne fut qu'un léger moyen de remédier au mal, car cela eut pour effet de maintenir à la hausse les prix des denrées produites. Si un homme ne travaille que trois jours par semaine, recevant tant par jour, le patron est tenu néanmoins de supporter les frais de son atelier et de ses préposés aux écritures, de sorte que le prix des articles ne fut pas diminué et l'ouvrier ne toucha pas plus d'argent.

Puis il faut parler encore d'une classe nombreuse de gens qui n'ont aucun représentant, qui ne sont pas représentés dans cette Chambre; ils n'ont pas de porte-parole; ils ne peuvent pas soumettre leur cas au public et, naturellement, ils souffrent. Je veux dire ceux qui vivent d'un revenu provenant du placement d'une petite somme d'argent, ou du loyer d'une maison ou de toute autre chose de cette nature et qui n'ont pas d'emploi. Voilà vraiment ceux qui souffrent — non pas les pauvres repous-sants, et ceux qui vivent de charité et que